

L'ENTR'ACTE LYONNAIS

BUREAU
A LA
CONSERVATION DES AFFICHES
Rue de la Préfecture, 3
LYON
Ecrire franco.

JOURNAL DES THÉÂTRES ET DES SALONS

Paraissant tous les Dimanches.

PRIX DE L'ABONNEMENT

POUR LYON
Six mois. 6 f. » c.
Trois mois. 5 80

4 fr. de plus par trimestre pour l'extérieur

Les Abonnements se payent d'avance.

THÉÂTRES DE LYON.

LYON, le 24 Août 1861.

I.

Ouvrez n'importe quel journal, pourvu toutefois qu'il renferme une causerie ou un courrier quelconque, et soyez sûr d'y lire un dithyrambe contre la chaleur ; réduits aux abois, privés de leur contingent habituel de nouvelles et d'anecdotes plus ou moins piquantes, MM. les chroniqueurs ne trouvent rien de mieux à dire que de parler de ce soleil impitoyable, qui depuis deux mois nous verse des torrents de plomb fondu sur la tête. On prodigue les épithètes les plus outrageantes à ce pauvre astre qui n'en peut mais, et s'acquitte aussi consciencieusement que possible des fonctions de chauffeur que le bon Dieu lui a assignées.

C'est le moment où quiconque a la liberté devant soi, de l'or sonnante dans les poches et l'amour des eaux vives, des bois ombrageux, des prairies et des collines, s'empresse de fuir la ville et d'aller aux champs chercher ce qu'ils donnent toujours : la santé, le calme de l'esprit et l'oubli des soucis dévorants de la vie.

FEUILLETON.

LOUISA

HISTOIRE D'UN ROMAN.

C'est loin d'ici que se passa la triste aventure que nous allons raconter. Un devoir sacré impose au narrateur la plus grande réserve en ce qui touche à la désignation des lieux ; un secret inviolable et providentiel plane sur cette partie de notre récit. La justice d'aucun pays ne s'est émue, les journaux n'ont point parlé, la catastrophe n'a pas eu de témoins et n'a de preuves que les expansions incohérentes de l'agonie d'un fou, fou depuis ce temps. Il y a un an, personne n'aurait raconté qu'un soir, près des rochers qui bordent la mer à trois cents lieues de Paris, au

Hélas ! *non licet omnibus*. Ce qui signifie : il en est pour lesquels la liberté de ne rien faire n'existe qu'en rêve et qui, semblables en cela au Juif-Errant, entendent toujours un mot fatal qui vient leur rappeler qu'ils ont un devoir à remplir. — Parlons donc un peu de théâtre.

MM. les sociétaires de la Comédie-Française nous ont quittés. Dans la soirée d'hier, nous avons dû faire nos adieux à M^{me} PLESSIS-ARNOULD, et à MM. BRESSANT et DELAUNAY. L'accueil qu'ils ont reçu à Lyon a pu les convaincre que notre cité savait se tenir à la hauteur du mouvement littéraire de l'époque, et que notre esprit n'était pas si complètement absorbé par les calculs et les exigences du négoce, qu'il ne trouvât encore le temps de s'intéresser aux choses de l'intelligence. — Merci donc à ces aimables et gracieux transfuges de la rue Richelieu, qui sont venus parler sur notre scène cette belle et noble langue de Molière, dont nous avons presque perdu le souvenir. Espérons aussi que ce premier voyage n'est qu'un essai, et que ce n'est pas tout à fait adieu, mais au revoir que nous devons leur dire.

Le théâtre des Célestins a fermé momentanément ses portes, et pendant que d'importantes réparations s'opèrent à l'intérieur, c'est au Grand-

milieu d'un silence qui n'était troublé que par le chant du reflux, au sein de ténèbres profondes qu'éclairait seulement l'écume bleuâtre des vagues phosphorescentes, on entendit un coup de pistolet suivi d'un cri terrible. Personne ne vit tomber à côté du cadavre sanglant d'une femme, un jeune homme, foudroyé par la stupeur, et qui ne se releva que pour mourir deux fois.

On a pensé que ces quelques lignes étaient une préparation nécessaire à ce qui va suivre. L'acteur chargé de réciter le prologue se retire pour faire place aux personnages du drame.

I

Les pluies continuelles, qui signalèrent d'une manière si désastreuse l'été de 185..., portèrent un coup funeste à la prospérité de celles d'entre les villes d'eaux qui n'ont d'autre attrait à offrir aux voyageurs que la salubrité de l'air qu'on y

Théâtre, et jusqu'à ce que la troupe d'opéra commence ses débuts, que sera joué le répertoire du drame et du vaudeville.

A propos de réparations, on se demande comment il se fait que la ville de Lyon, si riche et si généreusement prodigue quand il s'agit de percer des rues nouvelles ou de rectifier et d'élargir les rues anciennes, n'ait pas encore songé qu'au lieu de réparer si souvent un couvent transformé en théâtre, il serait plus digne d'elle et de la position qu'elle occupe dans l'Empire, de se donner le luxe d'un théâtre spacieux et confortable. Quelques millions de plus portés au budget municipal, sans appauvrir beaucoup la ville, permettraient au moins à l'art dramatique d'avoir à Lyon un temple convenable.

Notre confrère *l'Argus* a rendu compte, la semaine passée, de la première représentation du *Mariage de Paris* et des *Domestiques*. Nous y reviendrons pour constater que si le *Mariage de Paris* n'a pas obtenu comme pièce le succès qu'en attendait son auteur, M. Edmond About, cette comédie nous a du moins permis d'apprécier sous un jour nouveau les qualités et le talent de M. LEMAITRE. Son jeu, plein de convenance et de chaleur contenue, l'étude consciencieuse qu'il

respire, sans le prestige d'une société élégante, et les tentations de plaisirs luxueux.

Baden et Wiesbaden, Ems et Hombourg, regorgeaient comme d'habitude de gentilshommes riches et pauvres, et de belles dames plus ou moins titrées, mais il n'en n'était pas ainsi du petit village de N... en Hollande, auquel son abandon valut une réputation dans le monde des valétudinaires, et que fréquentaient durant la belle saison, les convalescents et les gens de fortune médiocre, des pays environnants.

Excités par les exigences d'une clientèle croissante, les gens du pays avaient fait, pendant le dernier hiver, de grands frais afin d'être à la hauteur de leur prospérité ; les pluies torrentielles vinrent tromper leur attente, et vers la fin de juillet, les auberges et les maisons garnies attendaient encore leur premier voyageur.

L'hôtelier de l'hôtel de Nuremberg crut que

fait de son rôle, lui ont valu d'unanimes et sincères applaudissements. — Le public, toujours juste, a associé dans ses bravos au héros de la pièce, MM. REYNALD, CASIMIR, et M^{mes} LAMY, VERNET et SALINÉ.

Quant aux *Domestiques*, cette bouffonnerie, qui dans son allure extravagante cache une si grande vérité, c'est d'un bout à l'autre une explosion de rires et de gaieté soulevée par MM. CHAMBÉRY, SEIGLET et BELLIARD, mais surtout par M^{me} LAMY, la perle et l'étoile de notre Pléiade comique.

Demain, au Grand-Théâtre, première représentation d'un grand drame d'Alexandre Dumas, *Paul Jones, le corsaire*, tiré des ouvrages de notre fécond romancier.

CH. MAURIS.

On écrit de Montauban :

M. Castelmarty, jeune artiste que les plus grands succès attendent sur la scène de Lyon, avait bien voulu, par complaisance, se charger du personnage du cardinal Brogny, dans la représentation de *la Juive*.

M. Castelmarty, engagé pour jouer les Bataille et les Hermann-Léon, possède une magnifique voix, bien timbrée, d'une agréable sonorité, et surtout d'une irréprochable justesse. On écoute cet artiste avec un indicible plaisir. La méthode qu'il a adoptée a été puisée à la bonne source; son chant est admirablement modulé et complètement dégagé de ces exagérations déplorables dans lesquelles tombent si souvent les artistes qui croient charmer et séduire en employant des moyens dont le bon goût a fait justice.

M. Castelmarty possède toutes les bonnes qua-

lités qui font les grands artistes, et nous sommes certains qu'avant peu l'administration de l'Opéra-Comique sera heureuse de le compter au nombre de ses meilleurs pensionnaires.

M. Castelmarty, dans le magnifique rôle de Saint-Bris, a été constamment à la hauteur des meilleurs artistes. En jouant cet ouvrage, qu'il est difficile de mieux interpréter, M. Castelmarty est sûr d'obtenir partout le même succès qu'il a obtenu sur notre scène, dont le cadre nous semblait trop restreint pour un talent si complet.

CAUSERIE PARISIENNE.

CHOSSES ET AUTRES. — LA CAMPAGNE ET LES BAINS DE MER.

— Suite. —

.... Et voilà ce que notre hôte nous raconta :

Connaissez-vous Brucourt? Non, n'est-ce pas?

Brucourt est un petit village normand, une nichée de cabanes cachée dans la coudraie, à quelques pas du rivage. Brucourt, vous diront MM. les savants, est doué d'une source d'eau thermale ferrugineuse, à laquelle les goutteux et les podagres vont demander le repos et l'allègement de leurs souffrances. Brucourt est pour moi la plus fraîche, la plus douce campagne de mes rêves, car c'est là que je l'avais vue pour la première fois, ma blonde fée aux yeux bleus. Elle avait quinze ans, j'en avais dix-huit; elle n'était ni trop petite ni trop grande, elle était rieuse, elle était bonne, elle était jolie, elle était belle, belle comme les amours, car la femme que l'on aime à dix-huit ans est toujours blonde, bonne et belle. Elle était venue avec son oncle, vieillard causeur aimable, mais affecté d'une quantité innombrable de rhumatismes gagnés au ser-

vice du roi de France, à bord du *Saint-Georges*. Moi j'étais venu passer les vacances des écoliers chez ma mère. J'étais bachelier, et l'on m'avait donné un carnier et un fusil. Chaque matin je battai la campagne, chaque soir je revenais au logis sans la moindre amorce brûlée, sans la moindre victime dans ma carnassière; mais aussi j'avais montré mon port d'armes à tous les gardes-champêtres, à tous les gendarmes des environs. Je n'en pouvais de fatigue, mais c'était si amusant de montrer son port d'armes.

Un matin, j'allais entrer dans les bois de Brucourt, lorsqu'une compagnie de perdrix me part dans les jambes. A tout hasard, je décharge mes deux coups de feu; le plomb meurtrier s'éparpille, mais de tués et de blessés, point. Les perdrix et les alouettes s'enfuyaient à tire-d'ailes, me narguant de ma maladresse, me laissant seul avec mon dépit et une grosse grenouille qui s'était trouvée blessée par la plus grande des injustices; ah! et avec un éclat de rire argentin, un rire frais et moqueur, un rire comme je n'en avais pas entendu encore, comme je n'en ai pas entendu depuis, car il n'y avait qu'elle qui savait rire ainsi.

En vain je cherchai tout autour de moi le propriétaire de cette moqueuse approbation de ma maladresse, et je me désespérais de ne rien découvrir (je suis myope) lorsqu'un chapeau de paille d'abord, puis de blondes boucles mutines, puis un mutin visage empourpré par la course, m'apparut entre deux branches de coudrier.

Laisant là fusil et grenouille, je courus vers elle; un second éclat de rire, aussi frais, aussi argentin que le premier, m'indiqua qu'elle s'enfuyait par les buissons et les halliers. En vain je sautai les fossés, en vain je me déchirai aux épi-

le feu avait pris à son établissement, quand dans la nuit du 29 juillet, il entendit carillonner à sa porte, avec un entrain inconnu sur les bords qu'il habite, comme parlent les anciennes tragédies. Toute la maison fut sur pied en un moment. Un jeune Français, suivi du conducteur de l'omnibus qui portait son bagage, demanda si on pouvait le loger. Il lui fut répondu : oui, et le lendemain il apprit, qu'à part un Moldave qui se mourait à l'entre-sol d'une fluxion de poitrine, il était le seul étranger logé dans l'hôtel.

La légion de jolies bonnes court-vêtues qui étaient accourues à la porte, échangea quelques agaceries néerlandaises avec le conducteur qui, en définitive, se montra plus sensible au demi-florin dont le gratifia le voyageur, qu'au chant de ces belles syrènes en déshabillé de nuit; puis l'hôtel de Nuremberg rentra dans son repos.

Au moment où Charles Desloges (c'est le nom

du jeune voyageur) sonnait à l'hôtel ce Nuremberg, la cloche séculaire de l'hospice de Saint-François tinta mélancoliquement dans la nuit, à l'heure où noyée dans les extases de l'amour de Jésus-Christ, la sœur de charité veille, prie et soupire au pied du céleste amant. C'était une personne attendue qui s'annonçait à cette heure avancée, car la porte s'ouvrit aussitôt, et deux religieuses, l'une au déclin de la vie, et l'autre jeune encore, et tenant à la main une veilleuse, parurent sur le seuil :

— Est-ce vous, mon enfant, qu'on appelle Louisa? dit la plus âgée des sœurs, qui n'était autre que la supérieure de l'hospice.

— Oui, ma mère, répondit d'une voix douce et singulièrement harmonieuse, mais avec un accent étranger, la voyageuse nocturne, et elle releva son voile qu'elle avait tenu jusque là baissé sur ses yeux.

— Soyez la bienvenue, ma fille, répondit la

supérieure, dont l'expression trahit qu'elle-même, la sainte si près de Dieu, ne pouvait refuser un élan d'admiration à la séduisante et irrésistible beauté de Louisa, — votre chambre est prête, ma fille, elle donne sur le jardin, c'est la plus gaie de l'hospice. Il est bien tard pour que nous causions ce soir. Vous devez être fatiguée, ne voulez-vous rien prendre avant de vous mettre au lit?

Sur la réponse négative de Louisa; la supérieure poursuivit :

Bonne nuit alors, et que Dieu vous bénisse.... Savez-vous que je vous aime déjà pour vous-même, ce qui fait que je vous aime doublement en comptant une fois encore pour votre bonne et charitable tante. Demain, après la messe, je viendrai vous voir dans votre chambre et nous parlerons d'elle.

LOUIS DÉPRET.

(La suite au prochain numéro.)

nes, elle s'était échappée sans que je pusse la retrouver.

Le lendemain je laissai au logis et le fusil et le carnier, je courus toute la journée par les villages et la campagne d'alentour, je ne la retrouvai pas. Pour moi, le port d'armes n'avait plus d'attrait, ni les gardes-champêtres, ni les gendarmes; les allouettes et les perdrix me pouvaient suivre impunément, je voulais, je cherchais mon inconnue et son éclat de rire.

Les vacances finirent, et avec les vacances, mes longues battues infructueuses; une aride année de mathématiques spéciales s'ouvrait devant moi, toute hérissée de binômes et de trinômes, d'équations à résoudre, de sinus et de insinus, de tangentes, de trigonométrie, d'algèbre, toute pleine d'ennui, de retenues et de captivité.

Combien de fois, à la seule vue d'une longue suite d'opérations plus abstraites les unes que les autres, je m'arrêtai indécis et rêveur! Combien de fois, en écoutant les savantes explications du professeur, j'oubliai et le problème et la démonstration, et les élèves, et la classe, pour songer à ce rire qui tintait encore à mes oreilles, qui me rappelait et ses boucles blondes, et son chapeau de paille et son joyeux visage empourpré. Alors ma bête demeurait inerte et mon moi immatériel, ma pensée franchissait en une seconde l'espace qui la séparait de Brucourt, puis rôdait sur la plage, dans les bois, au village, partout enfin où elle pouvait songer à l'inconnue. Elle seule me rendit coupable des quelques mauvais alexandrins que je m'avisai de griffonner sur mes cahiers, dans tous mes livres et dans mes lettres.

Tout a une fin en ce monde, même les années de mathématiques spéciales, si bien que neuf mois après, je me retrouvai à Brucourt, rôdant toujours, furetant sans cesse, mais désespérant du succès de mes recherches, comme j'avais désespéré les vacances précédentes.

MAXIME D'AMBLÉRIEUX.

(La suite au prochain numéro.)

LES DEUX CANOTS.

(Suite. — Voir le dernier numéro.)

Vivant dans Lyon, au milieu de la fermentation constante des ateliers et des grands centres de fabrique, l'ami de Pierre, quoique simple de cœur, était fort au courant de tout qui se disait soit à l'ombre, soit au grand jour. Il communiquait tout ce qu'il savait à Pierre Barca et celui-ci

apprit de la sorte que les infortunes auxquelles étaient exposées sans cesse les populations ouvrières allaient bientôt cesser; qu'un homme puissant et par de hautes connaissances puisées dans l'étude, et par les fonctions éminentes qu'il avait exercées, s'occupait, sans trêve ni repos, d'assurer à jamais une vie heureuse aux travailleurs. Un livre écrit par cet homme circulait de toutes parts. Il était facile à lire, facile à comprendre, et chaque jour les lecteurs se transformaient en disciples fervents. Bref, ce livre, l'ami de Pierre l'avait dans sa poche et il ne se fit pas fortement tirer l'oreille pour le confier à son ancien camarade, avouant qu'il avait été séduit par ces doctrines et tout à fait alléché par les images de bonheur qu'il présentait.

Quand il revint à Vourles, Pierre Barca était possédé du démon de la lecture.

Dès le lendemain, il prit une heure sur son sommeil pour dévorer l'œuvre imprimée que lui avait remise son ami. Comme tous les hommes qui n'ont point donné dans leur vie une part habituelle à la lecture, Pierre Barca lisait lentement. Il ne laissait rien passer sans vouloir en bien retenir le sens. Et puis, avec plus de lenteur encore, il réfléchissait à ce qu'il avait lu. Ce labeur éveilla chez le pauvre ouvrier tisseur de soie une imagination qui ne s'était jamais exercée en dehors de la sphère de ses travaux manuels. Elle fut rapidement séduite par des tableaux remplis d'un bonheur idéal et ne sut pas distinguer que tout cela était purement fictif.

Cependant Pierre gardait encore pour lui tout seul sa découverte. Sa femme elle-même n'était pas mise dans sa confidence, bien qu'il l'aimât de toutes les forces de son cœur. Et certes Mathilde était bien digne de cet amour! Jamais, depuis l'heureux jour de son mariage, elle n'avait causé un quart d'heure de peine ou d'ennui à son époux.

Néanmoins le travail ne se ressentait nullement de l'état d'esprit dans lequel se trouvait Pierre Barca. Loin de là: il semblait avoir puisé dans sa lecture un courage et une ardeur qu'aucun obstacle n'était capable d'arrêter. Toute la journée, il restait fidèle à son métier et ses préoccupations ne venaient l'assaillir qu'aux heures du repos.

Mathilde la première s'aperçut d'un changement qui s'opérait dans son mari. Presqu'en même temps qu'elle, Jean Moulit fit la même remarque. Il attendit le dimanche pour pouvoir

tout à son aise interroger le cœur de son ami sans nuire au travail mutuel.

Ce jour-là, pendant que les enfants allaient en liberté jouer dans les champs, que les ménagères mettaient tout en ordre dans les maisons occupées par les deux familles, Pierre et Jean, bras dessus bras dessous, comme lorsqu'ils avaient dix ans de moins, entreprirent une de ces longues promenades dans les bois qui sont si favorables aux confidences et aux épanchements.

Jean comptait bien ne pas rentrer au logis sans avoir appris ce qui pesait sur le cœur de Pierre. Il avait en conséquence préparé son amitié à fournir les plus douces consolations. Il fallait, pour la tranquillité de tous, que la sérénité fût ramenée au plus vite dans cette tribu de gens heureux.

Hélas! Jean eut beau faire, il n'obtint rien. Toutes ses meilleures dispositions, il les déploya en pure perte. Quand la déclivité du soleil fit comprendre aux deux amis qu'il était temps de cesser leur promenade et de rentrer au logis, Jean n'était pas plus avancé qu'au départ. Le cœur de Pierre lui était resté fermé comme à tout le monde. Une chose était devenue certaine pour Jean Moulit, c'est que Pierre Barca avait un secret qu'il craignait de confier à qui que ce soit, même à lui, son frère d'élection depuis le berceau.

Tout ne fut cependant pas perdu dans cette longue promenade à travers les bois.

Pierre n'avait pu voir sans être profondément touché les inquiétudes que lui révélaient les paroles échappées à son ami Jean. La crainte seule l'avait même empêché de s'ouvrir complètement à celui qui, dans la vie, avait constamment fait route à ses côtés, et cette crainte prenait sa source dans l'autorité qu'avait toujours exercée sur lui Jean Moulit, grâce à son intelligence plus développée que celle de Pierre et à son rare bon sens.

Mais quand, le soir, Pierre Barca se trouva seul avec sa femme, quand il vit les regards anxieux qu'elle jetait sur lui à la dérobée, pendant qu'il fumait sur le pas de sa porte en écoutant le silence harmonieux de la nuit, il n'y put plus tenir, et appelant auprès de lui sa femme qui rôdait dans la maison:

— Mathilde, lui dit-il, depuis plusieurs jours j'ai un secret sur le cœur que je n'ai pas osé te confier. Mais en ce moment il m'étouffe; il faut que je parle.

— Je t'écoute, mon ami ; mais avant de me faire ta confidence, réfléchis bien...

— Oh ! il y a assez longtemps comme ça que je réfléchis... Et tout cela n'aboutit qu'à me mettre l'esprit à la torture et à me faire sentir plus gravement mes torts. Tantôt, pendant que je courais la campagne avec l'ami Jean, vingt fois j'ai été sur le point de m'ouvrir à lui, qui est un homme de bonne pensée et de bon conseil. Je ne sais quel sot scrupule m'a retenu. Je l'ai laissé partir sans lui dire un mot, quoi qu'il ait pu faire pour me décider à parler. Mais à toi, ma bonne femme, il est grand temps que je te dise ce qui me tourmente. Il me semble que je dormirai mieux à tes côtés, cette nuit, quand j'aurai le cœur soulagé du poids qui l'opprime.

— Parle, alors, mon cher Pierre, et quel que soit le secret que tu vas me confier, sois bien certain qu'il restera enseveli au fond de mon cœur pour n'en sortir jamais.

Ne vas pas te figurer tout de suite que c'est une confession de coupable que j'ai à te faire...

Je ne sais pas : mais puisque c'est un secret, nous le garderons à nous deux.

— Ma bonne femme, reprit Pierre après s'être recueilli un instant, en secouant sur l'ongle de son pouce les cendres de sa pipe éteinte, tu n'es pas sans avoir remarqué ce livre que je lis le soir, pendant que tu couches les enfants. Ce livre que je ne laisse jamais trainer.

— Sans doute, que je l'ai remarqué... Et il faut même que tu le caches avec bien du soin, puisque jamais je n'ai pu mettre la main dessus pour savoir comment il s'appelle.

— Le nom de ce livre n'a rien à faire dans tout ce que j'ai à te dire. Mais, d'abord, laisse-moi te rappeler, ma chère femme, un côté de mon caractère qui t'a bien souvent frappée. Je ne puis voir souffrir un de mes semblables sans qu'il me prenne sur-le-champ une envie violente de le soulager, autant qu'il est en mon pouvoir.

— Oh ! pour cela, oui ; tu es toujours prêt à partager la pain que tu gagnes laborieusement.

— Voici donc ce qui s'est passé. Un ancien ami m'a fait connaître comme quoi il y aurait moyen d'arranger les choses de ce monde, de façon à ce qu'il n'y eût plus de malheureux.

Une exclamation s'arrêta sur les lèvres de Mathilde. La jeune femme ouvrait de grands yeux étonnés.

— Oui, voilà l'important secret contenu dans le livre que tu me vois lire, le soir, avec une attention si grande. Avant d'en parler à qui que ce soit, j'ai voulu bien comprendre les paroles,

afin de ne pas m'embarrasser quand j'essaierai de faire pour d'autres ce qu'on a fait pour moi. Eh bien ! j'ai maintenant les yeux bien ouverts, et je crois que nous pourrons, quand nous le voudrons, réaliser sur la terre le bonheur universelle. Cela ne dépend plus que de notre volonté.

— Mon ami, si tu veux que je te comprenne, tu devrais t'expliquer plus clairement.

Je te dis la chose en gros tout de suite, ma chère femme, afin que tu saches à quoi je pense quand tu me verras rêveur. Ce qui m'oppressait, c'était de garder pour moi tout seul, comme un égoïste, ces lourdes pensées. Maintenant je pourrai causer librement avec toi. Ensemble nous relirons le livre, et tu ne tarderas pas à partager mon opinion.

— Je veux bien. Quand commencerons-nous ?

— Demain. Ce soir, l'heure est trop avancée. Il est temps de gagner notre lit, si nous voulons être prêts à nous mettre au travail dès l'aube. Car le travail, vois-tu, ma chère femme, est la grande loi de l'homme sur la terre. Tout le monde est tenu de s'y adonner, sous peine de flétrissure. Ce qui m'a d'abord séduit dans mon livre, c'est qu'il prêche le travail.

Georges BELL.

(La suite au prochain numéro.)

PETITE CHRONIQUE.

Depuis son installation sur le Cours Napoléon (côté de Saône), le Théâtre des Singes et Chiens savants est envahi chaque soir, par une foule empressée d'admirer et d'applaudir ces artistes exceptionnels. Que de patience a du déployer M. BERTANI, pour amener ses élèves à accomplir les différents exercices qu'ils exécutent, et dont quelques-uns sont complètement hors des habitudes de ces animaux !

Nous ne ferons pas ici une analyse de ce spectacle, elle serait trop longue, et ne donnerait du reste qu'une idée très-imparfaite des surprises qui attendent le spectateur, et font de ce spectacle l'un des plus agréables passe-temps que nous puissions conseiller à nos lecteurs.

Au nombre des curiosités que contient la vogue de Perrache, nous devons mentionner en première ligne la famille des Crocodiles géants, exposés par M. ADVINENT. C'est la première fois que des animaux de cette espèce sont exposés

vivants dans notre ville, et nos lecteurs feront bien d'en profiter, car de longtemps peut-être pareille bonne fortune ne leur est réservée.

F. B.

MÉLANGES.

CHEZ UNE PORTIÈRE.

— Eh ben ! mame Bija — comment qu'elle va, ce matin, cette chère santé ?

— Mal, vrai de vrai, chère madame de Pinguy. — Ma tête me semble grosse comme une tonne.

— Et que dit ce médecin ?

— Rien de propre. — Il est pas consolant, ce docteur-là.

— Si j'étais de vous, aussi, — je le quitterais un peu vite — et je prendrais un homœopathe.

— Madame Pinguy ? C'est assez d'une fois de conter ses douleurs à une personne de de l'autre sexe. — Faites venir, si voulez, une femme hœopathe — mais un homme œopathe plus jamais !

Un de nos amis voyageait en Espagne. Il entre dans une auberge dans laquelle il est bientôt suivi par un gendarme de la localité qui, en brave gendarme qu'il était, commence par demander au touriste son passeport.

Le passeport est exhibé sur-le-champ ; après quoi notre ami, en veine de générosité ce jour-là, et pour se concilier sans doute le représentant du pouvoir, lui offre une pièce de monnaie.

Mais le noble milicien, lui repoussant la main avec désintéressement :

— Par exemple ! monsieur, pour qui me prenez-vous ?... « Si vous n'aviez pas votre passeport en règle... à la bonne heure ! »

A LA PORTE D'UN JUGE DE PAIX.

Un plaideur. — M. le juge, s'il vous plaît ?

Jasmin. — Il n'y est pas, monsieur.

Le plaideur. — Vraiment, et où est-il ?

Jasmin. — Il est parti hier pour les eaux de Vichy.

Le plaideur. — Allons donc ! vous voulez rire. Est-ce qu'on peut être juge et parti ?

POUR TOUTS LES ARTICLES NON SIGNÉS,

Le Propriétaire-Gérant, BRÉJOT.

LYON. — TYPOGRAPHIE B. BOURSY,
Rue Mercière, 92.